



Geneviève COMTE

HOMMAGE
A GENEVIÈVE COMTE
Allocution prononcée lors de ses obsèques
(21 août 1996)

par Jean MESNARD

Ce n'est pas à moi qu'il devrait appartenir de prendre ici la parole et d'exprimer le deuil qu'éprouve la Société des Amis de Port-Royal devant la disparition de notre chère Geneviève Comte. Obligé de partir pour un voyage préparé de longue date et impossible à déplacer, le Président Philippe Sellier n'a pas pu se trouver parmi nous aujourd'hui, du moins physiquement ; car je sais combien il aurait voulu être présent à cette cérémonie de souvenir et d'espérance. Il faisait plus que partager l'affection que nous ressentions tous pour une des personnalités les plus affirmées de notre Société ; il la manifestait en tout cas d'une manière particulièrement visible. L'un des objectifs qu'il a proposés à notre Société pendant le temps de sa présidence a été de resserrer les liens avec Port-Royal de Paris, « lieu de mémoire » trop oublié, et qui a rayonné pendant quarante années, les plus belles de l'illustre monastère. Le résultat obtenu, et que nous avons tous apprécié, a été le fruit de sa collaboration avec Geneviève Comte, envers laquelle nous avons, pour cette raison et pour d'autres, à acquitter une ample dette de reconnaissance. Au cours des dernières semaines de la maladie de notre amie, alors qu'elle portait de plus en plus sur son visage la trace du mal qui l'épuisait et la dévorait de l'intérieur, il n'a cessé de lui rendre de fréquentes visites et de donner de ses nouvelles de tous côtés. Il aurait vu un signe de bénédiction dans le fait qu'elle soit morte le jour de la fête de l'Assomption, à l'hôpital Cochin qu'elle avait si longtemps servi, à quelques pas de la chapelle de Port-Royal, à laquelle elle était si attachée, et de la tombe de son modèle, la Mère Angélique. C'est une grande émotion pour nous, et une joie

dans notre peine, de nous retrouver autour de son cercueil dans la même chapelle, où elle remplissait avec tant de dévouement les devoirs de sacristine, et de nous serrer, encore une fois, autour de la place qu'elle occupait, marquée par le coussin et le dossier dont elle avait besoin pour ne pas trop souffrir. C'est une joie de voir cette messe réunir pour une concélébration les prêtres de Marie-Thérèse qui ont accepté d'y assurer à tour de rôle la messe dominicale, et qui ont ainsi permis à ces lieux de garder leur fonction sacrée. C'est une joie de voir tant d'amis regroupés autour de la famille, des amis dont certains sont venus, ou revenus de loin, en interrompant leurs vacances, pour de ce dernier hommage. Une large communauté se trouve donc soudée dans un office des morts qui semble renouveler tous ceux qui ont été célébrés ici pour les religieuses défuntés.

Que peut exprimer la Société des Amis de Port-Royal devant la grande perte qu'elle vient de faire ? D'abord, évoquer un souvenir. Et puis chercher dans cette vie achevée le signe qu'elle constitue. Deux objets qui n'en font qu'un.

De Geneviève Comte, nous retiendrons d'abord que c'était une personne très simple. Il est glorieux et significatif pour notre Société de ne pas attirer seulement des universitaires, des titulaires de hautes fonctions, et, en général, des hommes et des femmes de savoir et de culture. C'était aussi le cas pour Port-Royal, que l'on a trop souvent l'habitude de considérer comme le rassemblement d'une élite sociale et intellectuelle. La petite bourgeoisie et le petit peuple n'en étaient pas absents ; et l'unité n'en souffrait nullement. De notre disparue, nous gardons comme l'un des souvenirs les plus émouvants le soin et l'amour qu'elle mettait, à l'approche de chaque Noël, à construire et à orner la superbe crèche dont elle avait elle-même choisi les divers éléments. Elle y déployait, comme dans toutes ses actions de sacristine, cette vertu des simples qu'est l'attention au détail et le goût du travail bien fait. Si elle se sentait si totalement en affinité avec la Mère Angélique, c'est précisément parce que la grande abbesse était elle-même soucieuse des choses simples, que ce fût dans le gouvernement de la maison ou dans sa quête spirituelle. Je suppose que l'une et l'autre n'éprouvaient pas moins de réserves à l'endroit d'esprits dont la grandeur les inquiétait plutôt. On le sent, chez la Mère Angélique, au sujet de Pascal. Geneviève Comte ne m'a jamais vraiment dit ce qu'elle pensait de mon auteur de prédilection. Mais quelques mots, ou plutôt quelques gestes me l'ont laissé deviner. C'est par charité qu'elle ne m'en a pas dit davantage.

C'était une personne passionnée. Passionnée de son cher Port-Royal, de sa chère Mère Angélique, la sainte dont elle demandait l'intercession dans ses prières, enfin, très concrètement, des lieux dont elle avait la garde. Elle y mettait un empressement jaloux. Elle se voyait comme dans une citadelle assiégée. Elle se sentait trop faible pour la défendre seule ; mais elle n'hésitait pas à mettre devant leurs responsabilités ceux dont elle craignait de fâcheuses initiatives et à solliciter instamment ceux dont elle croyait pouvoir attendre du secours, sachant bien où les trouver. Elle ne laissait rien ignorer de ses pensées à ceux qui auraient pu lui mettre des bâtons dans les roues, ou qui manifestaient de l'hésitation avant de se rendre à ses vœux. Elle s'adressait aux autorités, même les plus haut placées, sans aucune espèce de gêne et sans mâcher ses mots. Comme nous tous, mais avec une vigueur dont elle était seule capable, elle dénonçait le scandale de certaines festivités que la destination hospitalière de ces lieux paraissait curieusement autoriser et qui auraient pu passer pour des provocations si elles n'avaient été le fait de l'ignorance et d'un naïf sentiment de supériorité. Pourtant, parce qu'on la savait droite et sincère, elle s'attirait partout des affections profondes, et trouvait toujours, pour les tâches qu'elle ne pouvait exécuter elle-même, des concours dévoués. Chacun, parmi ses supérieurs et ses collègues de l'hôpital Cochin, sentait combien il était juste de lui rendre hommage et de la décorer pour les multiples services qu'elle avait rendus à cette maison. On sait que nombre de nos amis avaient tenu à l'honorer de leur présence lors de la cérémonie chaleureuse qui fut organisée pour fêter cette distinction.

Il est encore un mot qu'il faut employer pour dessiner plus complètement le visage de notre amie : celui de fidélité. Il faudrait toujours mentionner ici Port-Royal et la Mère Angélique. Mais je crois qu'on peut aller plus profond et dire que cette première fidélité a contribué à entretenir et à consolider une autre fidélité, celle qui a nom la foi chrétienne. Une foi qui a peut-être connu des crises, et qui en aurait sans doute connu, si l'exemple de la Mère Angélique n'avait sans cesse ramené à de justes proportions tant de contre-témoignages, passés et présents. Mais, pour rester sur le terrain de l'humain, il convient d'évoquer cette étroite amitié avec Nicole Botton, amitié que nous avons beaucoup admirée tout en la trouvant très surprenante, tant les deux personnalités différaient : chacune trouvait sans doute en l'autre ce qui lui manquait. L'expérience intellectuelle de l'une se complétait par l'activité pratique de l'autre. A la discrétion se devait de répondre la fougue. Mais l'exigence spi-

rituelle, dans des cadres religieux tout à fait distincts, était égale de chaque côté. Geneviève reconnaissait que Nicole avait beaucoup fait pour l'attirer vers la Mère Angélique. Poursuivant le même chemin, sans trahir son origine juive, Nicole rejoignait volontiers Geneviève dans cette chapelle à la fin de la messe du dimanche. La maladie et la disparition prématurée de la première laissèrent un grand vide, que seule pouvait remplir, et que remplit effectivement, la fidélité. La même maladie, accompagnée des mêmes souffrances, a achevé d'unir mystérieusement ces deux vies, d'où peuvent naître bien des réflexions sur les desseins de Dieu.

Nous avons à notre tour à témoigner de notre fidélité à Geneviève Comte. Son exceptionnelle personnalité garantit que nous conserverons d'elle un souvenir vivant. Il sera sans doute plus difficile, mais d'une importance essentielle, de maintenir l'œuvre qu'elle assurait avec une ardeur telle qu'elle sera difficile à remplacer, si nous ne sommes pas tous convaincus que, désormais, cette œuvre est, collectivement, entre nos mains. Enfin, si différente qu'elle ait été de la plupart d'entre nous, il peut rester d'elle, au fond de nos cœurs, une présence spirituelle inspiratrice.